

victimes ou simples figurantes, pour ensuite applaudir le nombre grandissant de femmes représentées comme « violentes » et moins passives. Puis, Granier évoque une déesse fictive, baptisée « l'Auteure » (137) ou « la Créatrice » (144), supposément à l'origine des enquêtrices qui, faisant écho à la Bible, prit sept jours pour créer le polar féministe, dédiant chaque jour à une nouvelle forme d'héroïne ; de la « criminelle » (140) à « l'antihéroïne » (150), en passant par la « détective amoureuse » (147), Granier expose l'évolution de l'héroïne du polar dans la littérature.

Recensant des femmes-détectives du monde entier qui, malgré leurs innombrables différences, se montrent de véritables féministes et refusent d'adhérer aux stéréotypes qui leur sont imposés, l'œuvre de Caroline Granier est le parfait catalogue pour les lecteurs assoiffés d'enquêtes criminelles menées par des femmes, pour ceux à la recherche de romans féministes au personnage principal hors-norme ou tout simplement pour ceux cherchant à (re)découvrir le polar.

Athéna Quirin

Université de l'Île-du-Prince-Édouard

Droguet, Henri. *Toutes affaires cessantes*. Paris : Gallimard, 2022. 88 p.

Voici le poème de ce que Jean-Luc Nancy appelle *notre être-avec*, avec et au cœur de ce monde vécu et vu dans sa pleine rugosité secrètement admirée, adorée même. Poème de notre 'présence réelle' (23) où semble dominer un temps mortel teinté d'un non-temps qui s'égoutte 'toujours et partout', celui, au-delà d'un 'explicit' (20) matériel, éphémère, d'un imaginaire, d'un 'chimérique' (19) même, autrement dit loin d'un strictement humain. Certes le tout peut être conçu comme ce que Henri Droguet nomme 'cette péremptoire énormité du rien' (16), mais celle-ci constitue simultanément une 'fabrique à merveilles' (42), le poème étant le site d'un dit et d'un indicible, site tensionnel, élastique, souple, ironisant et à la recherche d'un vrai, là, camouflé et manifeste, offert et occulté, senti et inarticulable. Rien et tout, dans une inséparation qui génère les paradoxes d'une 'furtive élégie' (38) splendidement énergisée et énergisante. Je citerai à titre d'exemple *Corps et biens* (50) :

Vieux temps vieux pays
 vie imprenable et calme et tout
 à blouses et faluches 3 écoliers qu'à la fin
 le loup l'oiseau rapace une fouine
 dévoreront tout crus os et le reste
 vont à cloche-pied dans l'herbe partout folle
 bardane ortie arroche pissenlits
 des érables des trembles
 des coudriers des hêtres des espèces
 étrangement mauves
 déclamer chanter dans l'ébriété
 dans l'euphorie légère des départs
 leurs hymnes à parataxes et enthymèmes

*Amour amour longue victoire
 à suivre obstinément dans l'abrupt
 voici le dernier mur voici
 l'éternité une très bonne fois raccourcie
 la terre habite enfin l'homme*

*le partant qui n'y peut
n'y peut n'y peut
mais*

23 mai 2020

Poème de celui qui observe, documente, médite, de celui qui ‘also serve[s] who only stand[s] and wait[s]’, qui voit la jeunesse, inconsciente et insouciante se transformer en vieillesse, se laisser dévorer par la mort dans un monde foisonnant de surgissements, d’ivresses, de commencements, de devinettes et énigmes, d’amours et de périls, de possibles et d’inaccomplis. Une poésie, bref, de la vigueur, de la voyance et du chant, que peut miner un certain scepticisme, une insécurité qui fait que le poème, comme dit quelque part Gérard Titus-Carmel, ne puisse s’empêcher de devenir cet ‘*opus incertum*’.

La vérité que nous offre l’expérience incarnée du monde reste pourtant pour Droguet ‘toujours et partout’ (46). Elle se cache, pourtant manifeste, dans les incessants mouvements des vents, des nuages, dans les inimitables mutations de la mer au cœur de sa pourtant improbable constance. Le poème, à son tour, sait, intuitivement, que ‘le tout petit petit sujet l’ordinaire’ (47) s’avérera toujours le lieu fatal, impeccable, de cette vérité. Le soi-disant rien qui se nomme aussi tout apporte l’eau requise au moulin du poème, au sein même de ses faiblesses et folies, son *oui* et son *non* et tout ce qui jaillit entre. Le poème droguettien va, nomade, vagabond, instable dans la constance de son geste, chercher ‘du côté / du lointain du silence / [sachant] qu’il faut – s’il le faut – chercher encore / et encore et encore’ (48). Chronique de sa propre quête, son mode préféré c’est ‘l’impromptu’ (17, 55) avec sa musique instantanée, imprévisible, qui, pourtant, contient, peut-être malgré d’autres instincts, quelque chose d’hymnique (60). Face à l’opacité de la fragrance des choses et de notre être-avec, le poète, comme son poème, se demande nécessairement ‘quoi faire?’ (59). La liste des options est longue, ironique, même dérisoire selon les apparences. L’idée de ‘ne répondre de rien’ ne peut être prise à la lettre, le poème la désavouant dans son acte même. Plutôt, et au-delà de toutes les railleries et contrevérités, c’est un amour ‘rinventé’, comme il dit (59), qui ne cesse de sourdre de l’étonnant tout de l’inexistant rien, et qui semble avoir le dernier mot dans la tremblante, précaire mais persévérante et secrètement résolue poétique de Droguet. On n’a qu’à le remercier, vivement, d’avoir refusé d’abandonner son finalement bien chéri navire. Qui voguerait, dans l’urgence de chaque jour, sur l’océan cosmique d’un ‘tout [qui] sera[it] partage et grâce’ (23).

Michaël Bishop

Dalhousie University

Prevots, Aaron. *Esther Tellermann, énigme, prière, identité*. Leiden-Boston : Brill. Collection Monographique Rodopi en littérature française contemporaine, 59, 2022. 185 p.

Any even occasional reader of Esther Tellermann’s today considerable poetic œuvre, perhaps *Distance de fuite* (1993), *Pangéia* (1996) or *Terre exacte* (2007), perhaps the more recent *Sous votre nom* (2015), *Éternité à coudre* (2016), *Corps rassemblé* (2020) or *Nos racines se ressemblent* (2022), will already have a sense of the discreet, intimately articulated yet broadly uncontextualized manner of a writing that yet flees the flagrantly personal whilst attaining to a delicate intensity, a subtle concentration and a perceptible urgency. The reader will be aware too of a language at once elliptical, elusive, one that avoids the sententious and the peremptory, the dogmas of all esthetic or epistemological *isms*, any reductive system or theory we might imagine definitively applicable to modern literary expression. There is, in fact, something hieratic, solemn at the heart of Tellermann’s poetry of presence, a patience we may ascribe to her sense of the